

## LE PEINTRE JOAN JORDÀ

Voici un artiste que l'on ne peut oublier quand on a été une fois confronté à sa peinture, singulière et fortement chargée d'émotion. Au-delà de ses épreuves personnelles, son œuvre exprime en effet la souffrance collective de ceux qui, au cours de la guerre d'Espagne, ont pris comme lui, en 1939, le chemin de l'exil, lors de la « retirada ». Exil qui le conduit, après maints détours, jusqu'à Toulouse, où sa famille s'installera définitivement en 1945 et où il continue, encore aujourd'hui de vivre et d'œuvrer, avec la même vigueur. Exil traumatique certes, mais qui fut aussi pour lui source d'inspiration, au point que l'on peut considérer son œuvre comme une manière insistante « d'abrégier » les émotions qui ont marqué fortement sa jeunesse, et nous les faire partager. Peintre tragique, mais pas triste, peintre « engagé » surtout, dont la dénonciation de la tyrannie des hommes qui entravent sa liberté, ne pouvait mieux s'exprimer que par l'outrance grotesque de la représentation de ce monde, qu'il nous propose.

A Toulouse, où une forte communauté espagnole s'est installée, après-guerre, il rencontre d'autres peintres réfugiés républicains, et suit en auditeur libre, les cours de l'Ecole des Beaux-Arts, en particulier ceux d'Espinasse et de Louvrier, auprès desquels sa vocation se confirme. Membre fondateur, en 1979, de la Coordination des artistes peintres de Toulouse, il commence à se faire connaître. Par sa peinture, fortement ancrée dans le réel, essentiellement émotionnelle, et très personnelle, il nous provoque et nous transmet son émotion. S'inscrivant dans la lignée des peintres espagnols, Velasquez, Goya surtout, Picasso, dont le tableau Guernica l'a particulièrement marqué, Jordà mériterait d'être reconnu et de prendre place parmi les expressionnistes européens du XX<sup>ème</sup> siècle, à côté de Karel Appel, Lindström, Kokoschka...

Pour Jordà, le sujet n'est qu'un prétexte. L'important, c'est « la peinture », dans sa double visée, esthétique et éthique, chez lui, indissociables. C'est elle qui commande. Au croisement de l'expressionnisme et de l'abstraction géométrique, le style de Jordà, par la simplification de son dessin, le rapproche du primitivisme.

C'est avec une grande force expressive, et porté par l'idéal humaniste républicain de sa famille que, depuis toujours, Jordà, peintre engagé s'il en est, se révolte et nous provoque, en s'indignant contre la violence et la cruauté dont il a été témoin enfant. Il s'attache inlassablement, à peindre l'existence tragique de l'homme, menacé par toute sorte de tyrannie. C'est l'homme traqué, supplicié, cloué, qu'il met en scène dans ses tableaux et une « maya », défigurée et grotesque, qu'il exhibe dans ses évocations de « mères douloureuses », quand il ne convoque pas quelques figures archaïques monstrueuses, comme celle du minotaure dévorant ses enfants, ou ne représente répétitivement, l'affrontement de l'homme et de l'animal, qui tient une place importante dans sa peinture.

Ainsi surgissent, à tout bout de champ, dans ses tableaux, des monstres et des chiens menaçants, mais néanmoins susceptibles de se transformer en totem ou de s'humaniser, et de porter alors sur nous, un regard singulièrement troublant. Le regard joue un rôle très important dans la peinture de Jordà, dont on peut dire qu'à son tour, elle nous regarde, avec sa frontalité particulière et ce corps à corps, qu'elle nous propose.

Peinture essentiellement émotionnelle, tragique plus que triste, même lorsque s'y exprime la souffrance de la Mère, pleurant la mort du fils ou que ressurgissent les souvenirs de la guerre, des bombardements notamment, qui bousculent tout et ne laissent qu'un enchevêtrement de corps morcelés. Envahies de figurations puérides ou grotesques, voire de monstres, les toiles de Jordà oscillent entre ordre et chaos. De ce chaos surgissent sans cesse de nouvelles figures qui se reconstruisent à travers des « formes-signes » géométriques ou symboliques, qui lui sont propres. Ses toiles sont souvent « bouillonnantes », conduisant à des « accumulations » difficiles à déchiffrer, ou à des toiles labyrinthiques, où le regard se perd, et débouchent parfois sur des scènes d'une grande violence, comme celle des égorgeurs, par exemple. Chacune de ses peintures est une « aventure », à laquelle nous sommes invités à participer émotionnellement, une aventure qui ne se limite pas à une histoire personnelle, mais qui a toujours aussi une dimension, collective. Car ce qui intéresse Jordà, c'est à la fois l'homme intérieur, imprévisible et multiple, libéré de ses masques, « l'être » profond, et l'homme social, collectif, participatif. Sa peinture institue un lieu de réflexion et le sujet de sa peinture, n'est qu'un prétexte pour exprimer son être intérieur.

Synchrétique, elle intègre les recherches de ceux qui l'ont précédé : « la vision grotesque de Goya, la déconstruction des formes de Picasso, la « représentation déchirée de Cobra », et prend ainsi une dimension universelle. Avec une pauvreté de moyens et dans des conditions matérielles précaires (il peint à l'acrylique, souvent sur du papier kraft dans sa cuisine), mais avec une grande puissance expressive, une exaltation de la couleur et une liberté qui rappelle celle des dessins d'enfants et le rapproche de l'Art Brut, Jordà affronte le réel et dans la solitude de son atelier, accumule les couches de peinture et se bat avec sa toile.

Dans son combat pour la liberté, qu'illustre son œuvre, Jordà donne libre cours à son imagination. Il se joue des ressemblances, déforme subjectivement, sinon systématiquement, ce qu'il veut représenter, pour mieux exprimer ses propres émotions et nous les communiquer ainsi, plastiquement. Il schématise, géométrise, décompose ses figures, comme le faisait Picasso, pour les recomposer librement autrement, ou les violentent, donnant alors aux visages déformés, convulsés, griffés, un aspect caricatural et tragique. Il agit de même avec le corps, dont il bouscule les repères anatomiques, et qu'il traite de manière grotesque ou géométrique, quand il ne les démembrer pas. Sa toile se change souvent en puzzle où les représentations animalières se mêlent et parfois se confondent avec les représentations humaines, globales ou partielles, entretenant ainsi une sorte

d'équivoque, entre l'homme et l'animal. Jordà élabore un bestiaire personnel et étrange, où l'homme souvent perd son identité, se métamorphose, alors que l'animal, humanisé par son regard, nous trouble. Cette rencontre, insolite, cette confrontation de l'homme avec l'animal, voire leur mélange, qui crée l'équivoque, sont caractéristiques de l'œuvre de Jordà, qui reprend sans cesse, dans ses peintures comme dans ses dessins, le thème de la lutte de l'homme avec l'ange.

Mais ce qui intéresse au premier chef Jordà, c'est essentiellement « l'homme ». Plus précisément, « l'homme intérieur », inépuisable et multiple, privé de tout masque, saisi dans sa vérité, dans sa dimension de profondeur, à laquelle on ne saurait toutefois le réduire en raison de son appartenance à la collectivité. C'est donc aussi « l'homme social », lourd d'angoisses partagées, qui se surajoutent aux siennes propres et à celles, inhérentes à la vie, « l'angoisse vitale » telle que Miguel de Unamuno la décrit. Mais si pour Jordà, « la vida es nada » elle n'a néanmoins pas de prix, car elle est « rien et tout », à la fois. Ce qu'il nous en montre, toujours tragique, correspond à ce que le peintre nomme, son « pessimisme constructif ». Jordà serait-il à sa façon spiritualiste, car c'est bien « l'âme » qu'il paraît chercher au fond de chaque homme, et qui lui confère sa valeur ! On trouve dans ses tableaux de nombreuses images christiques sacrificielles, des personnages les bras en croix, voire cloués, des enfants couchés en travers, sur les genoux de leur mère, évoquant la Passion du Christ.

Ces images dramatiques nombreuses alternent chez Jordà avec des images apaisées, de couple avec un enfant, images qui reviennent comme un leitmotif. Et ceci résonne particulièrement, quand on sait à quelles épreuves familiales le peintre a été confronté !

Jorda se classe parmi ces peintres humanistes qui, pour dénoncer la tyrannie qui s'exerce sur l'homme, recourent à une représentation grotesque du monde et nous provoque. Son œuvre essentiellement « critique », marquée par son hispanité, l'inscrit dans la lignée des Grands : Velasquez, Goya. Il est proche de Dubuffet, de l'Art Brut (« j'ai cherché toute ma vie à savoir peindre comme un enfant »), et du Groupe Cobra, ou encore d'Ensor ou même de Bacon. Il se situe dans la mouvance de l'expressionnisme contemporain, mais avec la réflexion qui l'étaye, il a su donner à son œuvre une portée universelle. S'il donne la priorité à la « peinture » sur le sujet, (« c'est la peinture qui commande »), nous dit-il, le sujet n'étant qu'un prétexte, sa démarche s'avère double, esthétique comme expression de la beauté, et éthique, comme lieu de réflexion sur le sens de la vie.

Il existe un lien étroit entre sa peinture et le dessin qui la charpente, dont il faut souligner la liberté, responsable de ses nombreux enchevêtrements. Dans le travail de ses fonds, se révèle son goût pour les accumulations jusqu'à saturation et surtout son imagination débordante, source de figurations qui s'y déploient sans limite. Entre abstraction géométrique et figuration imaginative, rehaussée par ses couleurs, sa peinture se caractérise par un style immédiatement reconnaissable, chargé

d'émotions, qui nous bouleversent. Ses exigences, son obstination, car la peinture est pour lui un combat, son refus du superflu, sa réduction à l'essentiel, et surtout son authenticité nous confondent. La peinture reste toujours chez lui « l'acteur principal d'un drame qui prend la réalité comme prétexte ». Lieu d'émotion et de réflexion, chaque tableau de Jordà est le résultat d'une lutte avec sa toile, d'une suite de destructions et de reconstructions, jusqu'à ce que se réalise une synthèse entre, ce que lui dicte la peinture et ce qu'il cherche ! On en retrouverait les traces dans les superpositions de couches d'acrylique, témoins de son obstination dans sa recherche de vérité. Car pour Jordà, la peinture est un prétexte pour exprimer son être intérieur, atteindre sa liberté, en même temps qu'elle est une synthèse des différentes visions de la peinture d'aujourd'hui. Au-delà de l'expressionnisme, de l'art brut, de l'abstraction, du primitivisme et de la figuration libre, qu'il intègre dans son travail, l'art de Jordà est « un art d'imagination » et chacune de ses peintures est une « aventure » nouvelle, qu'il nous propose. Ce que nous admirons le plus chez lui, c'est sa créativité, qui mériterait qu'on lui accorde plus de place dans le concert des artistes contemporains et surtout l'authenticité de sa démarche et de son engagement personnel. Jordà est un artiste « vrai », témoin de son temps, qui nous communique son émotion avec force et dont nous ne saurions oublier « l'humanité » qui inspire toute son œuvre.

P. Barrès, février 2015